

BJÖRN-OLAV DOZO

Représentations de la figure de Charles Quint : des espoirs suscités aux traces dans une chronique française de la fin de sa vie. Comparaison de trois représentations : Molinet, Ladam, Le Blond

1. Introduction

Charles Quint prenait grand soin de l'image qu'il pouvait laisser de lui. De récentes études (dont celle, synthétique, de Peter Burke¹) ont montré toute l'importance que l'empereur accordait à l'art de la représentation et à la construction de son personnage au fil de son règne. Cette image, si elle comporte des thématiques récurrentes voire constantes tout au long de sa vie, fut modelée, composée, façonnée progressivement, en fonction des besoins et des événements. On connaît notamment la *gravitas* habituelle de Charles Quint, par exemple lors de la nouvelle de la capture de François I^{er} à Pavie. On perçoit toute la force de la machine communicative qui fut mise en branle après le sac de Rome afin d'informer les princes de la chrétienté du « grand déplaisir » de Charles et d'imposer l'image d'un empereur accablé de regrets.

Au-delà de ces représentations dictées par les circonstances, il existe chez Charles Quint un souci constant de l'image laissée à la postérité, une volonté de contrôle et de diffusion de sa propre présentation et une « recherche consciente de la gloire, de l'honneur et de la réputation ». Ainsi, Charles a laissé dans l'imaginaire collectif une empreinte durable, créée et renforcée grâce à la collaboration de poètes, peintres, imprimeurs, historiens officiels, tisserands, armuriers et surtout d'employés et de secrétaires. Cette image, quelle que soit la manière dont elle fut reçue aux époques qui suivirent, n'en conserve pas moins des éléments fixes, qui participèrent, dès son vivant, à la mythification de sa personne.

La construction collective dont il fut l'objet repose sur des thématiques traditionnelles adaptées aux espoirs de l'époque. S'il faut se méfier d'une lecture historiographique paranoïaque, où tout ne serait que manipulation et conspiration afin d'imposer l'image désirée, on remarque tout de même des constantes, des

¹ P. BURKE, « L'image de Charles Quint : construction et interprétations », trad. de « Presenting and re-presenting Charles V » par D. BAUTHIER et V. SINTOBIN, dans H. SOLY (dir.), *Charles Quint. 1500-1558. L'empereur et son temps*, Anvers, Fonds Mercator, 1999, pp. 393-475.

lignes de force chez tous les fabricants de représentation qui travaillèrent directement ou indirectement pour Charles Quint.

Peter Burke a dégagé de la représentation du vivant de l'empereur quatre images récurrentes – celles du suzerain, du chevalier, du croisé et du chef de dynastie – et de nombreux thèmes qui se recourent ; l'un d'entre eux revient également dans le corpus étudié : celui du troupeau rassemblé sous la houlette du berger.

Burke décrit et explique le fonctionnement de la « machine de propagande » de l'empereur, et analyse les résultats obtenus lors du passage à la postérité. On se propose de comparer les thématiques qu'il a dégagées et replacées dans les circonstances de l'époque avec des représentations de Charles Quint qui relèvent moins d'un contrôle direct de l'empereur lui-même. Les auteurs étudiés occupent une position marginale, que ce soit d'un point de vue chronologique ou géographique. Jean Molinet ne connaît que le jeune enfant Charles d'Autriche ; les textes sélectionnés de Nicaise Ladam ne parlent que de sa naissance ou de son adolescence ; quant à Jean Le Blond, installé en Normandie et fervent partisan des rois de France, il ne parle de Charles Quint que dans sa prolongation de la *Chronique* de Jean Carion, en 1553, c'est-à-dire à peine deux ans avant l'abdication de Charles. Par leur position excentrée, à la périphérie de l'orbite d'influence de Charles Quint, ces trois chroniqueurs renvoient une perception particulière de sa figure, perception dépendant pour Molinet et Ladam de leurs espoirs personnels et pour Le Blond de ses sources et de ce qu'il accepte d'en dire. Leurs trois points de vue diffèrent évidemment – on pouvait s'en douter vu leurs différences chronologique, géographique et politique –, mais c'est surtout sur la façon dont chacun s'approprie l'image de Charles qu'il faut s'attarder.

2. Jean Molinet

Jean Molinet² fait office de précurseur dans la mise en place de l'image de Charles. On sait le rôle qu'a joué Marguerite d'Autriche dans l'élaboration de cette image. C'est elle qui ordonna les fêtes et réjouissances aux Pays-Bas (sous sa régence) à la suite du couronnement de Charles comme empereur à Aix-la-Chapelle. C'est également elle qui engagea certains chroniqueurs (Jean Lemaire de Belges et Heinrich Cornelius Agrippa) ainsi que de nombreux artistes (Meit, Van Orley, Péril, Vermeyen) pour exécuter des portraits de l'empereur³. Et enfin,

² Les textes de Jean Molinet sont cités d'après *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, éd. N. DUPIRE, Paris, S.A.T.F., 1936, t. 1 (*SATF*).

³ Voir P. BURKE, art. cit., p. 439.

c'est à elle qu'étaient rattachés les artistes – Robert Péril d'Anvers et Nicolaus Hogenberg de Munich – responsables de la cavalcade du couronnement de 1530. On peut donc considérer que Jean Molinet, en sa qualité d'indiciaire à la cour de Bourgogne, appartenait déjà d'une certaine manière à l'équipe qui confectionnera l'image de Charles.

Ainsi, il célèbre *La Très Desiree et Prouffitable Naissance de Charles d'Autriche* par un poème de 184 vers. Ce poème met en avant la joie de la ville de Gand à la naissance de l'enfant. Une longue isotopie autour de la paix et de la prospérité accompagne la célébration de l'heureux événement :

C'est l'an de joye et de grant jubilee
Renouvelé avoecq ce noble filz ;
La mort est matte et famine affamee,
Guerre esgaree et la paix bien heeree,
Tres desiree, est lanchie en nos filz ;
Les ennemis qui nous ont desdormis
Nous sont amis de cœur a toujours mais :
Il n'est tresor au monde que de paix. (vv. 113-120)

Il convient de souligner l'idée d'ennemis devenus amis : on la retrouvera chez Nicaise Ladam, dans la manière dont il décrit le roi de France.

Les souhaits et espoirs suscités par cette naissance s'expriment, comme souvent chez Molinet, par le recours à diverses métaphores mythologiques :

Dieu doit qu'il ait la beaulté d'Absalon,
De Sipyon le bruit, l'espee Artus,
Le bras Hector, le sens de Salomon,
L'avoir Junon, la force de Sanson,
De Gedeon la proesse et vertus,
L'espoir Titus, les loix de Ligurgus,
Les yeulx Argus, l'emprinse Menalippe,
L'heur et l'honneur du tres bon duc Philippe. (vv. 129-136)

L'apparition de Philippe le Bon à la suite des héros mythologiques ne doit pas étonner. Celui-ci représente une sorte d'Âge d'Or des pays bourguignons ; protecteur des arts, il laissa une image extrêmement positive. Le futur Charles Quint était perçu par Molinet comme la résurgence du fils de Philippe le Bon. Ainsi dans ce poème :

C'est le second duc Charles revenu,
Fort bienvenu, triumpant sur les rens ;
Visiblement a nous s'est apparu,
Vif, fort, membru et sur fons l'ont tenu

Tout net, tout nud, ses tres nobles parens, [...] (vv. 137-141)

On retrouve cette proposition dans un autre poème de Molinet, intitulé *Sur la nativité Monseigneur le duc Charles* :

Congratulamini michi,
Dit Flandres au poeuple menu,
Quia viderunt oculi
Le grand bien qui est advenu :
Le duc Charles est revenu,
Amor et desiderium,
A nous s'est apparut tout nud,
Honor in fine temporum. (vv. 41-48)

Les deux textes sont parcourus par la même glorification de la paix à Gand⁴ :

Paix habite en nostre quartier ;
Gand, qui bien le sçait festoier,
Novo splendore rutilat ; (vv. 12-14)

et

L'arche de paix, sans estre extravagant,
Est dedens Gand, comme en son tabernacle. (vv. 169-170)

Molinet met ses espoirs en Charles d'Autriche. Il le voit comme le futur chef de dynastie, le successeur héritant des ambitions de ses glorieux ancêtres :

Charles sera nostre vray heritier,
En ce quartier, cler d'honneur pur et monde,
Charles sera puissant a souhaidier,
Pour nous aidier contre mortel dangier,
Fort comme Ogier, l'ung des plus grans du monde,
Sur mer parfonde et sur fleuve et sur unde,
Sur terre ronde, ara triumphant nom :
Charles bruiira comme cop de canon. (vv. 145-152)

Il maintiendra cette paix si propice, mais en même temps il récupèrera les territoires concédés :

Ecce ancilla domini
Nourrit nostre enfant qui sera
Pater futuri seculi
Et bonne paix entreterra ;
Pays perdu nous revenra ;

⁴ Quand on connaît les événements de 1542, cette mise en avant de la paix laisse songeur...

Filius datus est nobis,
D'or et d'argent nous pourvenra
Pro debitoribus nostris. (vv. 57-64)

Au vu de ces quelques extraits, on peut souligner une première construction de Molinet au sujet de Charles : il fait de ce dernier un futur homme de paix, héritier d'une longue lignée de grands ducs ; il cristallise les espérances des peuples des provinces bourguignonnes.

Un événement vient conforter cette vision d'un réunificateur et d'un pacificateur : il est promis dès sa première année à la fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, Claude de France. Cette promesse d'union sera cassée par les états généraux de Blois de 1506, et la promesse sera en définitive celle du futur François I^{er}. Molinet voyait dans ce futur mariage une garantie de paix perpétuelle, court-circuitant les vellétés guerrières et concurrentielles des deux grandes maisons rivales :

Et pour avoir la paix perpetuelle,
Continuelle, en lieu de grand souffrance,
En ce mois d'aoust que bled se renouvelle,
Une nouvelle alliance fort belle
Et solennelle est engendree en France ;
La pourvéance et divine ordonnance,
Sans variance, ung mariage saulde
Du duc Charles et de Madame Claude. (vv. 81-88)

Cet extrait de *L'Arche ducalle* met en évidence l'équilibre précaire de paix que cette alliance laissait présager. Futurs concurrents sur le terrain politique, Charles Quint et François I^{er}, enfants, l'étaient déjà dans le domaine des alliances maritales prépubères.

Une telle union aurait bousculé l'échiquier politique européen dans son ensemble ; Molinet en avait bien conscience lorsqu'il écrit :

Or puisque Dieu, qui en nous est bouté,
Par sa bonté, ces deux enfans assemble,
Trois des plus grans roix de christienté
Paix, unité, amour, fraternité
Et amité aront tousjours ensemble ;
L'ennemy tremble et le grand Turcq s'estrange,
Car bien luy semble estre mat et confus :
Crions Noël et faisons les grans fus. (vv. 89-96)

En rappelant la menace ottomane, Molinet reprend le souhait d'une grande partie de la chrétienté : un homme fort qui unifierait les forces vives de l'Europe

chrétienne pour faire face à la montée en puissance du monde musulman. Ce vœu, qui désigne Charles Quint comme le pasteur chrétien et que d'autres développeront plus tard, prendra encore davantage de poids lorsque la Réforme viendra diviser l'Europe chrétienne de l'intérieur.

On constate cependant que dès avant la publication des thèses de Luther, Ladam utilisait déjà le thème du pasteur à d'autres fins.

3. Nicaise Ladam⁵

Ce thème du pasteur s'inscrit dans la tradition millénariste impériale. Certains chrétiens attendaient le dernier empereur, qui aurait dû être suivi du *mille-nium* et du jugement dernier. La métaphore d'un troupeau uni sous la houlette d'un seul berger fera florès pour décrire Charles Quint lors de son règne. Il l'hérite en fait d'une tradition apparue lors du conflit opposant les Guelfes et les Gibelins, durant lequel le pouvoir spirituel de l'empereur s'est accru de manière importante.

Or, si cette métaphore s'est imposée pour Charles Quint à mesure de l'extension de ses possessions, au moment où Ladam l'exploite, elle ne relève pas de l'évidence : les forces en présence sont beaucoup plus diversifiées et aucun chef chrétien n'est perçu comme l'unificateur probable de la chrétienté.

Ladam utilise le thème des pasteurs défendant leurs moutons et brebis dans un extrait de la *Chronique*, intitulé le *Confort du Pastoureau d'Austrice*. Mais on ne peut affirmer que cette utilisation s'inscrit directement dans la lignée de l'attente d'un berger unique : il s'agit plutôt d'une manière commode de conter les rivalités, tensions et alliances à la mort de Philippe le Beau. Dans cet extrait, Ladam donne la parole à six voix : celles de l'Acteur (Nicaise Ladam lui-même), du Pastoureau d'Austrice (le futur Charles Quint), du Pastoureau d'Allemagne (Maximilien d'Autriche), du Pasteur de France (Louis XII), du Pasteur d'Angleterre (Henri VII), et du Pasteur d'Arragon (Ferdinand II le Catholique).

Si le début de la pièce s'ouvre sur un topos – celui de l'endormissement et du songe –, Ladam fait preuve d'originalité en transcrivant les paroles d'un jeune enfant, représentant Charles Quint.

Ung pastoureau, quy le corps a petit,
Comme dolent, sans avoir appetit
De mener joie et gracieulx soullas,

⁵ Les textes cités de Nicaise Ladam sont extraits d'une édition personnelle de Cl. Thiry de la chronique de Ladam contenue dans le ms. KBR 14864-65.

Estoit apart, assez tenu soubz las
De mambournie en forme de tutelle. (vv. 23-27)

Voyant la noble compagnie dans laquelle il se trouve, le pastoureau d'Austrice va implorer les *gentilz pastours* de lui donner des conseils pour le sortir de ses ennuis :

Ne soiez sans me donner aucuns chantz
Pour mes trenchans ennois esparpillier. (vv. 44-45)

Suivent les explications de ses ennuis :

Las ! que feray, Pastoureau de noeuf ans,
Contre estrivans pour frustrer ma mallette ?
Supz ma musette ilz sont maintz mesdisans,
Fort discordans, mordans et desplaisans,
Mengeant les flans du pasteur sans houlette. (vv. 55-59)
[...]
Leaulx pasteurs, voeulliez moy secourir
Et tost ferir sur Gueldres l'affamee ! (vv. 71-72)

Les discours de tous les pasteurs vont alors se succéder, chacun tentant avec ses arguments de reconforter le pasteur d'Austrice. La structure et la mise en discours de ces arguments sont fort intéressantes, car on peut y découvrir la représentation que se faisait Ladam des tensions politiques de son époque.

La préoccupation principale du Pastoureau d'Allemagne concerne le roi de France. Il développe deux arguments à son propos, qui sont censés rassurer Charles quant à ses intentions. Il rappelle ainsi la parenté qui existe entre le roi de France et Charles :

Resconfortez vostre innocence franche,
Circonvoisine au grand pasteur de France,
Dont pour honneur vostre sang est issu,
Premierement soubz masculine branche
Et d'aultre lez par femenine enfance,
Du hault estoc de nature tissu. (vv. 105-110)

Et il insiste sur les vertus et la bonté de ce roi :

Congnoissiez doncq le bon pasteur franchois,
Plain de vertu, d'honneur et de francq chois,
De vray conseil et de bonne justice. (vv. 116-118)

Il conclut son argumentation par trois vers qui regroupent les idées évoquées :

Puis qu'il vous est sy bon et sy leal,

Et que sortez de son sceptre real,
Ne doutez riens et prenez reconfort. (vv. 141-143)

Mais ces bons sentiments et ces arguments raisonnables ne semblent pas suffire, et Ladam, par la voix du pastoureau d'Austrice, dégage un autre concept de poids, qui traverse d'ailleurs en filigrane tout le texte et se retrouve dans la bouche de bien des intervenants : celui de justice divine, soutien de la Vérité. Le pastoureau d'Allemagne commence et termine son discours par un rappel des faveurs de Dieu à l'égard de Charles. Manquer à ces privilèges déclencherait sur l'irrespectueux la colère divine :

Et, quy voula supz vous touchier au fort,
Il feroit mal et son cas auroit tort,
Considerant vostre minorité,
Car seurement quy sur vous poinct et mordt,
Il en sera picquieit aprez sa mort,
Ou Dieu ira contre la verité. (vv. 147-152)

Le Pasteur de France prend alors la parole, et souligne un fait important :

Prenez confort, pastoureau auctenticque,
Sans vous dolloir devant que estre frappé ! (vv. 165-166)

En effet, Charles, à cette époque, n'est pas attaqué, et la pièce de Ladam spéculé sur des menaces possibles, mais non encore transformées en faits. Le Pasteur de France insiste d'ailleurs sur le fait qu'il se considère comme un allié, et qu'il n'y a pas lieu de se méfier de lui. Il est, au contraire, tout prêt à venir au secours de Charles, si le besoin s'en fait sentir :

Se quelcun vient quy vous voeulle grever,
J'ay paix par tout, je n'ay plus rien à faire.
Appellez moy : vous me verrez lever
Et tout soubit, pour le sang esprouver,
Je vous feray plusieurs bouchiers sallir.
L'amy se doit pour ung aultre prouver,
Et le bon sang jamais ne poeult faillir. (vv. 201-207)

La technique de reconfort mise en œuvre par le Pasteur d'Angleterre est différente : il va commencer par encourager Charles :

Voz parcqz sont fors, vos chiens sont coiraigeulx
Et non paoureux contre voz ennemis. (vv. 227-228)

Il lui rappelle également ses origines, et la lignée à laquelle il appartient. On reconnaît ici – en partie – l'inscription de Charles dans la famille bourguignonne, sur laquelle Molinet avait déjà insisté. En partie seulement, car Ladam est moins

exclusif : on voit par la suite qu'il pense également au grand-père maternel de Charles, Ferdinand II d'Aragon. Le pasteur d'Angleterre insiste aussi sur les faveurs dont bénéficie Charles : Dieu ne peut qu'être particulièrement attentif à son sort.

Considererez et pensez quy vous estes,
Dont vous sortez, dont vous estes venu(s),
De quelz parens, de quelz gens, de quelz gestes
D'honneurs mondains ou d'esperitz celestes,
Dont et de quy vous estes soustenu,
Et vous voirés que vous estes tenu
Pour ung pasteur au monde le bien né.
Dieu vous doit estre aussy bien fortuné. (vv. 230-237)

Il souligne encore la qualité d'enfant de Charles, qui apparaît plus comme une protection qu'une faiblesse, du moins dans l'utilisation qui en est faite dans ce texte.

Le Pasteur d'Angleterre, toujours dans cette optique de reconfort du jeune pastoureau d'Autriche en lui remémorant son origine, termine son discours en énumérant les hauts faits de ses ancêtres : Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, tous sont convoqués avec leurs faits d'armes les plus épiques. Il passe ensuite aux exploits du Pasteur d'Arragon. On s'aperçoit que ces luttes armées avaient toutes un ennemi commun : la France. Ainsi de Charles le Téméraire qui *au mont Hery combattit les Franchois*, de Maximilien d'Autriche qui *auprez de Therouanne / Vainquit Franchois*, et de Ferdinand d'Arragon, qui *lors que Saulce [...] Franche volloit avoir [...], Leva le siege et Franchois deslogea, Et quy plus est, à Naples a tant faict / Qu'il a tout faict deslogier sans trompette*. On comprend pourquoi Ladam, qui ne peut s'empêcher dans un poème de paix et de concorde de rappeler ces victoires, a tellement insisté lors du discours du Pasteur de France sur l'alliance contemporaine des deux couronnes, alors que Charles, héritier de cette gloire, est présenté dans une position de faiblesse due à son âge. Toute la rhétorique mise en œuvre par Ladam transforme tout au long du texte l'enfant fragile et chétif qu'est Charles au départ en protégé de Dieu.

Le Pasteur d'Arragon, lorsqu'il prend la parole, revient d'ailleurs sur la situation de paix européenne entre les grandes puissances :

Prenez couraige et ne pensez jamais
Que voz voisins conjointz en bonne paix
Soient pour telz que de vous molester. (vv. 290-292)

Il les passe en revue, en résumant les arguments qui maintiennent cette paix. La France *vous tient pour parent et vassal*. Pour l'Allemagne, *Le pere doit son*

enfant visiter. En ce qui concerne l'Angleterre, *Au Dieu plaisir sera vostre beau pere* (allusion au projet de mariage de Charles Quint avec Marie d'Angleterre, alliance à laquelle Ladam consacrera un poème inséré dans la *Chronique* et intitulé *Alliance fette à Calaix pour Charles d'Austrice à Marie fille d'Angleterre*). Et le Pasteur d'Arragon conclut ses arguments par ces mots :

En oultre après vous me poiez clamer
Vostre grand pere et à droict reclamer
Pour vous garder de guerre et vitupere. (vv. 305-307)

Mais tous ces arguments de raison ne sont rien en regard de l'aide que Dieu apportera à Charles tant qu'il restera dans le droit chemin :

Quand vous n'auriez ny parens ny amis,
Dieu soubstiendra contre voz ennemis
Tant que par droict serez en assurance. (vv. 321-323)

Suivent des comparaisons mythologiques (David et Goliath, le jeune Daniel face aux lions, Moïse contre Pharaon) et une incitation à se défendre seul, car

Dieu en aÿde aussy bien la besongne
Qu'en temps jadis ont fait à Saint Hubert. (vv. 341-342)

Et Charles, après tous ces bons conseils, de remercier.

En conclusion, on peut dégager une constante dans le discours de tous les intervenants : la jeunesse de Charles, qui est présentée en définitive et paradoxalement comme son principal avantage. Dieu ne peut que la soutenir, et grâce à ses liens de sang présents ou à ses projets de mariage (son alliance future avec Marie d'Angleterre), tous les rois doivent le considérer comme un parent proche. Cette situation est gage de sécurité, car

Le souverain, s'il est bon et leal,
Doibt son vassal garder sans faire mal
Et son parent tenir en bonne garde. (vv. 298-300)

Charles apparaît donc comme un trait d'union entre tous les seigneurs européens. Ce type de représentation connaîtra plus ou moins de bonheur au fil des époques, certains voyant en Charles un « précurseur de l'idée de l'Europe »⁶.

Toutefois, comme Molinet, Ladam insiste dans certains passages de sa *Chronique* sur l'appartenance bourguignonne de Charles Quint. Il met en évidence le fait qu'une part importante de l'éducation de Charles fut confiée au prince de

⁶ Cette représentation de Charles s'imposera de manière généralisée au XX^e siècle, influencée par la politique contemporaine, celle du Marché commun et de l'Union européenne. Voir P. BURKE, art. cit., pp. 474-475.

Chimay, qui, avant la mort de Philippe le Beau, était désigné comme *premier compere* du roi et *parin* de Charles. Il donne une place importante à l'entrée de Charles à Anvers, qu'il met en parallèle avec celle de François I^{er} à Paris. Il décrit la fête de *l'entrée de Charles roy de Castille en Anvers luy estant lors en tutelle* en énumérant les provinces appartenant à Charles qui se réjouissent du bon accueil fait par Anvers à son prince :

Le tout se voit, Austrice se reveille,
Bourgongne en rit, et aussy faict Arthois,
Brabant gaudit, Luxembourg s'appareille,
Haynault attend, Namur cline l'oreille,
De Flandres prent espoir sur les Ganthois,
Arragonnois, les Auvergnois, Hongrois
Et Hollandois ont joieuse ventrée
Qu'Anvers a faict au lion telle entrée. (vv. 185-192)

Ce soutien des territoires bourguignons, qui n'allait pas de soi pour Maximilien d'Autriche (on connaît ses déboires avec Gand, que Molinet soulignait déjà et que Ladam ne fit que confirmer), permet à Charles d'être considéré par Ladam, dès son avènement en tant que duc de Brabant (1515), comme un rival (donc quelque part un égal) potentiel du tout jeune roi de France, François I^{er} :

Bien labourer Dieu doint aux deux bons prinches
Que puis ung mois ont prins possession,
Guerre éviter, dont plusieurs gens sont minches,
Tenir en paix leurs subgetz et provinces,
Les gouvernant en jubilation. (vv. 209-213)

Prince de paix, prince d'union, Charles a déjà l'étoffe des plus grands pour Ladam malgré sa jeunesse. Il succède à une glorieuse lignée de princes, et est perçu comme l'espoir politique de l'Europe.

4. Jean Le Blond

Le point de vue de Le Blond⁷ est très différent, ne serait-ce que dans sa conception de la chronique par rapport à celle de Ladam. Jean Le Blond n'intervient jamais directement ; il ne se met pas en scène, et n'explicite que très rarement sa façon de penser. Il n'est donc pas possible d'isoler dans sa chronique

⁷ Les textes cités de Jean Le Blond sont extraits de *Les Chroniques de Jean Carion philosophe. Avec les faictz et gestes du Roy François jusques au regne du Roy Henry deuxiesme de ce nom, à present regnant, Traduct en François par maistre Jean le Blond*, A Paris, Par Jehan Ruelle, demeurant en la rue saint Jacques, à l'enseigne de la queue de Regnard, 1553.

un portrait de Charles Quint en particulier. Il se contente, dans une prose *quasi* administrative, de rapporter les faits tels qu'ils se sont produits, ou du moins tels qu'il les a entendus ou lus. Il prétend d'ailleurs à une certaine vérité⁸.

La représentation de la personnalité de Charles telle qu'elle se dessine dans cette chronique est totalement dépendante de la vision qu'a Le Blond des événements politiques de son temps. Sa chronique récolte les faits et gestes des seigneurs, de leurs armées et de leur famille. La sélection et l'importance accordée à chacun dépendent du choix de Le Blond. Il est donc important de présenter même sommairement le chroniqueur.

Le Blond survit dans les histoires de la littérature pour deux raisons : il prit part, dans le camp de Sagon, à la querelle qui opposa ce dernier à Marot, et il fut le premier traducteur de l'*Utopie* de Thomas More en français. Sa production personnelle se limite à quelques poèmes épars, à un recueil plus consistant intitulé *Le Printemps de l'Humble Espérant*, et à une *Histoire de Neustrie* jamais publiée. Il fut surtout un traducteur fécond, notamment du *Livre de Police humaine* qui connut quatre éditions de son vivant, et de la *Chronique de Jean Carion philosophe*.

Catholique fervent, voire intolérant, il fut aussi un fidèle partisan du Roi de France, à qui il adressait régulièrement des poèmes en exergue de ses ouvrages. Il ne fit qu'un bref passage à Paris pour ses études, et obtint ensuite la cure de Branville, en Normandie. Son investissement religieux est à souligner : il influence ses jugements, entre autres celui qu'il porte sur Charles Quint.

La chronique de Le Blond suit la traduction qu'il donne de la *Chronique de Jean Carion philosophe*. Elle regroupe les événements politiques survenus sous les règnes de François I^{er} et Henry II, et fait un peu moins d'un tiers du volume. Au fil de la première partie, consacrée aux *faictz et gestes* de François I^{er}, la figure de Charles est évoquée, mais de manière laconique, sans détails. Elle permet souvent, lors des affrontements guerriers, de situer les forces en présence, sans que les exploits ou les décisions de Charles ne soient mis en exergue.

Ainsi, Le Blond mentionne Charles pour la première fois lors de son élection comme empereur.

Charles d'Autriche & Roy des Espagnes cinquiesme du nom, & cent quinziesme empereur, nepveu de Maximilien fut eleu à Francford en Ale-

⁸ Ainsi à la fin de sa chronique, il ne s'aventure pas à conter des faits dont il ne connaît pas l'issue : *Pareillement les desseins du pape, de l'Empereur & autres concernans les effectz de la guerre de present ne les descrivons, car l'œuvre n'en est parachevée, & nostre coustume toujours a esté de reciter au vray ce qui est advenu.*

magne empereur de Rome & des Alemaignes. Apres laquelle election il parla avec Henry huitiesme Roy d'Angleterre, ou apres avoir traicté la paix entre eulx, par les basses Alemaignes, il [s'en] retourna aux Espaignes. (f. 277r -v)

Deux constatations s'imposent : d'une part, la parenté de Charles avec les ducs de Bourgogne n'est pas mentionnée. Le Blond signale bien ses liens avec la maison d'Autriche, ainsi que son titre de roi des Espagnes, mais contrairement à Molinet ou Ladam, il n'est pas sensible aux ascendants bourguignons du nouvel empereur. D'autre part, son rôle pacificateur – en ce qui concerne ses propres territoires – est à souligner à travers la paix conclue avec l'Angleterre. Mais il s'agit là du seul fait rapporté par Le Blond avant la bataille de Pavie. Cela suggère d'emblée que Le Blond ne rapporte de Charles que les actions qui, selon lui, ont une influence directe sur la politique française.

Suivent d'autres événements, dont le traitement par Le Blond est neutre. Pas de jugement en ce qui concerne la bataille de Pavie, le sac de Rome, le couronnement à Bologne, ou la prise de Tunis. Le Blond mentionne tous ces événements, et si certains, comme la bataille de Pavie, bénéficient de plus de détails que d'autres, il s'agit généralement de mettre en avant les actions des généraux de Charles plutôt que celle de Charles lui-même. Le personnage de Charles tel qu'il est décrit laisse une impression de distance par rapport aux événements. Charles paraît un espace creux, vacant, permettant à d'autres d'agir en son nom.

Pourtant, trois événements sont à isoler au vu du traitement que Le Blond leur accorde : la rencontre d'Aigues-Mortes, la traversée de la France par Charles Quint en 1539, et le traité *Interim* proclamé à la diète d'Augsbourg.

En ce qui concerne le traité d'Aigues-Mortes, Le Blond écrit, après avoir expliqué que Paul III, François I^{er} et Charles Quint s'étaient rencontrés en 1538 et que les deux princes avaient signé la paix de Nice sous l'influence papale :

Ainsi sur ce propos, le Pape, le Roy & l'Empereur partirent de ces lieux, & se retirèrent en leurs pays & places de leurs royaumes. Mais Dieu qui esmeut les cœurs des princes, selon son bon plaisir, voulut adviser l'empereur en s'en cuydant retourner, de mander au Roy qu'il voudroit bien parler à luy par amour, & qu'il luy pleust qu'ilz parlementassent ensemblement à aigues mortes. (ff. 292v-293r)

La décision est donc présentée comme émanant de la volonté de Dieu, qui suggère à Charles la rencontre. Mais si Charles fut touché par l'inspiration divine pour l'initiative, Le Blond va rapidement orienter le lecteur vers un doute à son propos :

Le Roy fort joyeux de ces nouvelles (car il pensoit que ce fust pour bien) receut volontiers l'Empereur, & par celuy moyen les deux princes se virent à Aiguesmortes, & sejournerent ensemblement l'espace d'aucuns jours, parlans de leurs affaires en beaux & doux propos de fidelité & amour. Apres toutes ces choses, ilz se departirent d'ensemble en bonne amitié, ce sembloit : & quant au Roy, il n'avoit aucune simulation : car il est vray & fidele, sans dire autre chose de bouche que le cœur n'ait premierement pensé. (f. 293r)

La rhétorique utilisée par Le Blond est claire : si François est loué sur certains points précis (sa franchise et son honnêteté), cela suppose qu'*a contrario* Charles ne peut l'être sur ces mêmes points. On perçoit donc une image des deux souverains inversée par rapport à celle véhiculée dans l'entourage impérial suite au traité de Madrid, traité que François avait désavoué. Mais Le Blond déjà était en accord avec la vision royale du traité : il le juge *forcé*, & *au grand prejudice du royaume de France*, et il est donc normal que *ce qui n'estoit non seulement honneste, mais aussi ne se pourroit parfaire, fust aboly*. Le parti-pris de Le Blond s'affiche tout de même, malgré la tendance vers une forme neutre de son récit.

Fin 1539, l'empereur traverse la France pour rejoindre ses territoires flamands. De grandes fêtes eurent lieu à Poitiers, à Orléans, à Paris. Des espoirs de paix perpétuelle sont nés à cette occasion, comme le rapporte Le Blond :

chascun esperoit que puis que le Roy & celuy empereur son frere estoient ensemble, feroit occasion & cause de convertir les treves de dix ans dessus alleguées, en paix perpetuelle & fidele constance. [...] Le roy donc le receut ainsi en grand soulas de cœur & liesse plusgrande qu'on ne pourroit dire : car il esperoit tousjours que sa venue & joyeuse reception qu'il luy avoit faicte seroit cause de la conversation ; comme j'ay ja dit, des treves de dix ans accordées, convertir & muer en paix constante & perdurable : mais il en fut deceu à la bonne foy. Le seigneur de l'empire fut seulement huict jours ou environ, à Paris. (f. 294v)

La déception et l'incompréhension face à ces espoirs déçus apparaissent dans cet extrait. Là encore, Charles a le mauvais rôle, et François est présenté comme ayant fait tout son possible pour prolonger la paix. À partir de ce moment, la chronique va reprendre son rythme, avec ses mariages succédant aux guerres, et les actions de Charles seront à peine mentionnées.

Une dernière décision pourtant soulève l'indignation de Le Blond, et il la commente abondamment. Lors de la diète d'Augsbourg, au mois de juillet 1548, l'empereur va faire publier l'*Interim*.

Pour mieulx abuser la facilité des Alemans, il permit à chascun vivre & sentir de la foy, selon la forme et maniere articulée au traicté de ce fait, intitulé INTERIM, c'est à dire la constitution declarant la forme que les Allemans doibvent tenir entre eulx au fait de la religion, jusques à ce que par la determination du concile termé à tenir à Trente, aultrement en fust ordonné. (f. 316r)

Vu les antécédents de Le Blond en matière de religion, cela ne lui plaît pas du tout, et il le clame. Partisan de la manière forte⁹ pour combattre les hérétiques, il expose ses motifs de plainte :

En quoy faisant, l'Empereur suscitoit une nouvelle ou tierce doctrine meslée de celle des catholiques, & de celle des protestans, tendant plus à dissension, qu'à la paix & union de l'eglise Chrestienne, & partant l'Alemaigne ainsi desguisée, la pouvoit tirer plus aisement à sa devotion apres l'oppression de la guerre, laquelle il avoit entreprinse soulz couleur de reduyre les protestans à l'obeissance de l'Eglise Romaine. (f. 316r-v)

Le Blond reproche ensuite à Charles d'avoir obtenu de l'aide du pape et de différents prélats pour cette guerre. Or, le fait qu'il concède ensuite aux protestants de vivre selon leur doctrine, alors que la lutte contre cette doctrine était le prétexte à la guerre, montre bien qu'il avait entrepris celle-ci plutôt *pour chastier ceux qui luy desobeissoient*. Et Le Blond de conclure :

Dont son confesseur mesme en fut si fort scandalizé, que quand il vint à confession, il luy denia l'absolution. (f. 316v)

Charles Quint est donc présenté par Le Blond comme un prince autoritaire, qui œuvre plus pour son propre pouvoir que pour l'unité de la chrétienté. Étonnante représentation par rapport à celle qui perdure de nos jours, qui montre Charles comme le champion de la chrétienté, isolé face à l'alliance franco-ottomane et la neutralité commerçante des Vénitiens.

5. Conclusion

Si l'on reprend les quatre images de Burke, à savoir celles du suzerain, du chevalier, du croisé et du chef de dynastie, on s'aperçoit qu'outre l'absence de celle du chevalier, les autres présentent des déformations par rapport à la représentation canonique que l'on peut en avoir.

⁹ Voir le commentaire de C.A. Mayer à propos du *Dizain à ung orfevre expugateur des luthériens* de Jean Le Blond. C.A. MAYER, *La religion de Clément Marot*, Genève, Droz, 1960 (*Traux d'humanisme et Renaissance*, 29), pp. 77-78.

Le suzerain, au sens médiéval, n'apparaît pas tel quel dans le corpus étudié. Tout au plus peut-on dégager quelques liens de vassalité. Mais rien d'explicite n'apparaît – à part chez Ladam, lorsqu'il énumère les forces composées par les provinces bourguignonnes dans le discours du Pasteur d'Arragon.

Le chef de dynastie est très présent chez les deux chroniqueurs-poètes bourguignons. Les ducs de Bourgogne sont mentionnés à plusieurs reprises, auxquels ils adjoignent Maximilien. Les ascendants espagnols se font, quant à eux, plus discrets. Chez Le Blond en revanche, Charles n'apparaît que comme le successeur de l'empereur. Il mentionne une fois son titre de roi d'Espagne, et omet complètement ses ascendants bourguignons. Il n'est d'ailleurs presque jamais question de la Flandre et de l'Espagne : Charles est l'empereur allemand, envisagé dans ses rapports avec la France.

Quant à l'image du croisé, si Molinet parle explicitement de la menace ottomane, Ladam s'attarde plutôt sur les conflits d'Europe occidentale, et Le Blond ne dit mot de l'accord de François I^{er} avec les Turcs. Comme on l'a vu, le rôle d'unificateur de la Chrétienté lui est même dénié par Le Blond, qui l'accuse de favoriser les dissensions religieuses internes.

En ce qui concerne le thème du pasteur regroupant les fidèles sous sa houlette, Ladam utilise bien cette image, mais à d'autres fins. La tradition millénariste n'est pas présente de manière forte dans ce corpus.

Dès lors, si des constantes dans l'image de Charles se dégagent (en particulier son côté « prince de paix »), l'examen de quelques représentations données par des personnages excentrés par rapport à lui met en évidence la variété des réceptions de cette image en fonction du récipiendaire, de l'époque de celui-ci et de son vécu idéologique.